

L'utopie des humanités

Aude LEBLOND

Dans un essai qui est aussi un manifeste, Yves Citton vise à rétablir le lien entre la recherche en sciences humaines et la vie de la cité. Il propose d'ériger l'interprétation – distincte de l'information et de la connaissance – en modèle, non seulement pour la recherche, mais encore pour un projet de société.

Recensé : Y. Citton, *L'Avenir des humanités : Économie de la connaissance ou cultures de l'interprétation ?*, Paris, La Découverte, 2010. 204 p., 16 €.

Entre essai et manifeste, l'ouvrage d'Yves Citton vise à relégitimer les études littéraires. En temps de crise économique, les sciences humaines sont souvent présentées comme un luxe¹. Si l'ensemble de la communauté universitaire française a pu se sentir attaquée lors de la réforme de 2009, les sciences humaines ont eu le douteux avantage de n'être pas même mentionnées dans le discours injurieux qui mit le feu aux poudres. L'enjeu dépasse cependant le cadre national : des restrictions budgétaires catastrophiques, au Royaume-Uni ou aux États-Unis, menacent d'un étranglement complet le marché du travail dans la recherche en sciences humaines.

Si le mouvement de 2009 a montré une certaine impuissance des chercheurs à investir l'espace médiatique pour faire entendre leurs arguments, en 2010 ont paru plusieurs défenses et illustrations des humanités – de Martha Nussbaum² à Vincent Jouve³ et plus récemment

¹ Le précédent ouvrage de Yves Citton, *Lire, interpréter, actualiser : pourquoi les études littéraires ?* (Amsterdam, 2007), venait déjà en réponse aux doutes présidentiels sur *La Princesse de Clèves* et sur le financement public des études de « littérature ancienne », considéré comme un caprice d'héritiers. Voir le compte rendu sur *Fabula* : http://www.fabula.org/actualites/y-citton-lire-interpreter-actualiser-pour-quoi-les-etudes-litteraires_20663.php

² Martha Nussbaum, *Not for Profit. Why Democracy Needs the Humanities*, Princeton & Oxford, Princeton University Press, 2010. Traduction française : *Les émotions démocratiques. Comment former le citoyen du XXIe siècle ?* Climats, août 2011. Voir le compte rendu sur la *Vie des Idées* : <http://www.laviedesidees.fr/L-utilite-sociale-des-humanites.html?lang=fr>

Jean-Marie Schaeffer⁴. Mais c'est dans l'essai d'Yves Citton que la valeur politique de cette défense est la plus affirmée : il semble opportun d'y revenir alors que nous entrons dans un moment de débat politique, qui pourrait offrir l'opportunité de renverser la logique de sape à l'œuvre ces dernières années.

L'argumentation d'Yves Citton vise à rétablir le lien entre la recherche en sciences humaines et la vie de la cité : cette crise des humanités reflète une crise de société (p. 9). D'où le choix d'une écriture engagée, qui vise à prendre le contrepied d'une *doxa* économique et politique⁵. Citton commence par définir l'*interprétation* en l'opposant à l'information et la connaissance, afin de la constituer en modèle de pensée. Il décrit alors les conditions qui permettraient à l'interprétation de se déployer, et aux interprètes de se former, en suggérant une politique de la recherche et des sciences humaines qui procurerait aux chercheurs la liberté de se consacrer à l'interprétation. Mais l'enjeu dépasse le monde de la recherche : Citton fonde un modèle utopique de société sur les « cultures de l'interprétation ».

L'interprétation comme méthode de pensée

Le critique littéraire est la première incarnation de l'interprète. L'interprétation se définit par opposition à la connaissance, conçue comme pure assimilation d'information. Là où une lecture « passive » se contente d'assimiler un contenu, une interprétation permet au lecteur de résoudre les problèmes qu'il décèle dans la formulation, l'exactitude ou la pertinence du texte. Là où la connaissance scientifique cherche à progresser de manière logique et irréfutable, les sciences humaines peuvent être attaquées pour leur caractère « infalsifiable », autrement dit invérifiable. C'est que l'interprétation se fie à l'intuition : par opposition à la connaissance, elle peut progresser par « sauts » en anticipant sur la rigueur d'un raisonnement complet. Elle fait feu de tout bois, entre interdisciplinarité et indiscipline. C'est d'ailleurs une démarche à laquelle les sciences exactes ont aussi recours : l'interprétation des données sur le réchauffement climatique par exemple, sans être encore au-

³ Vincent Jouve, *Pourquoi étudier la littérature ?* Armand Colin 2010. Voir le compte rendu sur *Fabula* : http://www.fabula.org/actualites/v-jouve-pourquoi-etudier-la-litterature_40020.php

⁴ Jean-Marie Schaeffer, *Petite écologie des études littéraires. Pourquoi et comment étudier la littérature ?*, Thierry Marchaisse éditeur, 2011. Voir le compte rendu sur la *Vie des idées* : <http://www.laviedesidees.fr/A-quoi-servent-les-etudes.html?lang=fr>

⁵ « Il se trouve simplement que si la négligence de la culture des Humanités a été un lot assez largement partagé par tous les gouvernements récents, les politiques culturelles menées par la droite au cours de la dernière décennie paraissent s'ingénier à multiplier les attaques explicites ainsi que les étranglements souterrains. Et il se trouve que prendre la mesure de ces négligences, de ces attaques et de ces étranglements nous conduit rapidement à devoir appeler de nos vœux une reconfiguration drastique du champ politique, corollaire nécessaire d'une revalorisation des cultures de l'interprétation. » (p. 178)

dessus de toute objection, peut néanmoins dicter une action urgente sur nos pratiques écologiques.

En somme, l'adhésion à l'interprétation relève de la croyance. Ce mode de réflexion « à sauts et à gambades » établit des hypothèses plus qu'elle ne fournit de preuves. L'interprétation s'accompagne d'une prudence et d'un scepticisme nécessaires : sa force ne réside que dans sa capacité à être validée ou reconnue comme pertinente par un nombre critique d'interprètes, « alors qu'une connaissance peut prétendre se soutenir de sa seule vérité » (p. 67).

L'interprète, en définitive, ressemble au pianiste de jazz qui improvise, dans la mesure où « la “création artistique” représente dans sa forme la plus pure la situation dans laquelle on cherche sans savoir ce que l'on cherche, et dans laquelle on s'efforce d'interpréter de façon inventive une réalité déjà donnée (une mélodie, un thème, un objet, un sentiment, une pratique, le monde, sa propre vie), pour laquelle les significations proposées par la culture héritée sont perçues comme insatisfaisantes. » (p. 141). Le rapprochement entre interprétation et pratique artistique permet ainsi de rétablir la part de créativité inhérente à toute recherche, mais peut-être plus manifeste dans les humanités.

La distinction entre sciences humaines comme paradigme de l'interprétation et sciences exactes comme paradigme de la connaissance est à dépasser, puisque toute recherche, que ce soit en sciences humaines ou en sciences exactes, consiste à construire des paradigmes et à les soumettre à l'épreuve des faits. Le but n'est pas de confirmer une différence essentielle de fonctionnement entre sciences humaines et sciences exactes (qui pourrait justifier l'évacuation par le politique des humanités), mais d'assumer qu'interprétation et connaissance soient indissociables dans les deux domaines. Il s'agit de se prémunir contre l'instrumentalisation politique des sciences exactes, en s'appuyant sur l'étude des sciences humaines.

Interpréter pour inventer une société nouvelle

Yves Citton met en évidence la vacuité du modèle productiviste, fondé sur le capitalisme industriel appliqué à la gestion de la recherche (p. 101-115) – mais élargit ses contre-propositions à l'ensemble de la société. Il montre que le conflit entre les gouvernements actuels et l'université peut être pensé en termes d'opposition entre droite et

gauche, et énonce des propositions pour une nouvelle politique de gauche, favorisant l'interprétation. Il compare les citoyens que la droite cherche à former à des lecteurs passifs, inaptes à remettre les cadres existants en question. À l'inverse, la « gauche » devrait tenter de favoriser l'émergence de citoyens interprètes, capables d'inventer de nouveaux modes de vie commune. Le troisième chapitre et la conclusion proposent des directions parallèles pour favoriser la formation et l'émergence de chercheurs et de citoyens interprètes.

Le chercheur doit tout d'abord disposer de temps et d'un espace personnel, libérés des pressions extérieures. Cela implique aussi d'être libéré des contraintes matérielles par une sécurité financière. De même, une politique de gauche ménagerait pour ses citoyens des « vacuoles protectrices ». Le corollaire de cette première condition est la possibilité d'un *otium* indispensable à la réflexion (p. 76) – et, à l'échelle de la société, une revalorisation de l'improductivisme. Grâce à ces espaces favorisant le recul, il deviendrait possible d'instaurer un questionnement sur l'*importance* ou la pertinence des connaissances – ce qui implique pour le chercheur de remettre en question non seulement les cadres de pensée collectifs, mais aussi sa propre démarche et ses propres motivations (p. 83). La société ne doit pas non plus considérer ses priorités comme imposées, mais les mettre en question.

Enfin, la critique littéraire et l'exercice de la démocratie pourraient se rejoindre en ce que l'interprète parle rarement en son nom propre, préférant faire dialoguer plusieurs sources et plusieurs cadres de compréhension, qu'il rassemble sur le terrain commun de la réflexion. Il y a une polyphonie fondamentale, ainsi qu'une mise en scène du propos de l'interprète, que Citton souhaiterait transposer dans le débat politique. Accueillir d'autres voix et d'autres points de vue permettrait, dès la salle de classe, d'apprendre l'ambivalence et d'avancer prudemment, grâce au truchement de l'« énonciation indirecte » (p. 88).

Que peuvent apporter les sciences humaines à la société ?

À l'âge d'Internet, l'enjeu d'une éducation humaniste n'est plus tant l'accumulation de connaissances que la capacité à les sélectionner, les hiérarchiser et les interpréter. Loin d'être « gratuites », les humanités doivent tout d'abord être « appliquées » à l'actualité, propose Yves Citton, en aidant à décrypter représentations médiatiques et discours officiels, de manière à produire du sens face à l'événement (p. 128-129)⁶. Les humanités doivent

⁶ Le développement de l'analyse du discours en critique littéraire assimile effectivement tous les types de texte comme objets d'étude potentiels. Citton l'affirme en ces termes : « c'est par sa capacité à faire sentir

également jouer un rôle critique ou démystificateur, interroger la pertinence des discours que nous entendons – et ce même si elles occupent une position institutionnelle. Selon Citton, « déplacer le questionnement du terrain des “connaissances” vers celui des “interprétations” pourrait à juste titre passer pour le *geste politique* par excellence, celui par lequel on questionne non pas la “vérité” d’une connaissance mais son “importance”, non pas son contenu mais le cadrage des pratiques qui conditionnent son statut et ses utilisations possibles. » (p. 30).

Enfin, de façon plus surprenante, Citton appelle de ses vœux des humanités « postcritiques », qui assumeraient de faire émerger de nouvelles croyances : « Le plus important n’est plus d’éviter l’illusion ou l’erreur, ni même de dire “le vrai”, mais de solliciter nos capacités de fabulation pour contribuer à fabriquer de nouvelles croyances, qui tireront le donné vers une fiction présente, traduisible en réalité future » (p. 133). La pensée de Citton comporte en effet un élément utopique : la fiction est conçue comme un moyen d’inventer une nouvelle société, en frayant de nouvelles voies de communication entre des citoyens créateurs et interprètes. Il s’agit de casser les clichés « pour permettre l’émergence *d’autres images*, qui ne correspondent à rien d’existant, mais dont la force d’aspiration et d’inspiration pourra nous amener à reconfigurer le donné » (p. 134). Comme dans son précédent essai, *Mythocratie*⁷, se dégage une foi en l’usage social des récits, en la place centrale des études littéraires dans l’apprentissage politique de la collectivité.

La portée d’un plaidoyer *pro domo*

Contre le reproche de l’immobilisme, si souvent adressé à une université et un enseignement réputés impossibles à réformer, Citton propose d’améliorer à la fois la vérification et l’accessibilité des interprétations que produisent les sciences humaines. L’évaluation de la recherche serait améliorée par la confrontation interdisciplinaire, qui obligerait à rendre compte de la *pertinence* des questionnements devant un cercle de « pairs » plus large qu’un public de spécialistes. La diffusion des interprétations passerait notamment par l’initiation des étudiants à l’interprétation des contenus de recherche, qu’on leur soumettrait lors d’un cursus de licence pluridisciplinaire. Contre la spécialisation inéluctable

l’agencement des multiples couches de discours (et de silences) qui se superposent et parfois se heurtent au sein de toute parole d’expertise que l’interprétation littéraire peut jouer le rôle de plate-forme *interdisciplinaire* où se rencontrent les différents discours du savoir que développe chaque époque. » (p. 95)

⁷ Voir le compte rendu sur *Fabula* :

http://www.fabula.org/actualites/y-citton-mythocratie-storytelling-et-imaginaire-de-gauche_35261.php

des disciplines scientifiques, les sciences humaines imposeraient un partage croissant et fructueux. Mais jusqu'où ce partage peut-il aller ?

Le débat sur la pertinence des humanités reste profondément inégal : là où la supercherie officielle peut convaincre en quelques phrases assénées, le théoricien doit tenir une position difficile à négocier, entre l'ouverture à de nouveaux interprètes, et une complexité irréductible de la pensée. Citton démontre la possibilité d'écrire un texte de portée très large, puisant dans la philosophie, l'économie et la sociologie aussi bien que dans la théorie littéraire : par son accessibilité, l'essai démontre la capacité interdisciplinaire souhaitable chez tout praticien des humanités. Mais la densité et la complexité de cette réflexion, appuyée sur une érudition tous azimuts, fait craindre que son lectorat ne dépasse pas les acteurs du conflit qu'il décrit. Il serait dommage que cette approche rafraîchissante par son humour et sa rigueur philosophique, novatrice, très riche et très juste, ne convainque que des convaincus. La question de la reconquête de l'espace médiatique reste en suspens⁸.

Publié dans laviedesidees.fr, le 1^{er} septembre 2011

© laviedesidees.fr

⁸ Pour d'autres éléments de discussion, voir Nathalie Kremer, « Entretien avec Vincent Jouve », LHT, N°8, Entretiens, publié le 16 mai 2011 : <http://www.fabula.org/lht/8/8entretiens/254-jouve>. On peut trouver aussi les objections de Jean-Marie Schaeffer dans *Petite écologie des études littéraires* (2010), p. 65-66. Celui-ci reproche notamment à Citton de négliger la quête de la vérité dans les sciences humaines. De fait, c'est plutôt à l'aune de la pratique que celui-ci propose de juger les interprétations. La question de l'herméneutique est plus en retrait.